

“ Pour la deuxième année consécutive, la communauté de communes du Sud Grenoblois a organisé un concours de nouvelles gratuit, primé et ouvert à tous les amateurs d'écriture... L'édition 2009, placée sous le thème de la découverte, a connu une nouvelle fois un franc succès et a permis de distinguer et récompenser plus particulièrement 6 candidats.

Les textes devaient mettre en avant un élément du patrimoine du Sud Grenoblois : historique, naturel, traditionnel, industriel... A vous maintenant de découvrir les textes primés de cette deuxième édition !

”

Brigitte Varel, présidente du jury du concours 2009 !

Ecrivain à succès sur le plan national avec 10 romans à son actif depuis 1997 aux Presses de la Cité, Brigitte Varel est également habitante de St-Georges-de-Commiers dans le Sud Grenoblois.

LIBRAIRIE
ARTHAUD
Grenoble

Les Affiches
L'ORGANISME DE L'ACTIVITÉ CULTURELLE

SUD Grenoblois
communauté de communes

Clos Jouvin - 100 montée de la Creuse - 38560 Jarrie
Tél. 04 76 68 84 60
www.sudgrenoblois.fr

IMPRIMERIE
NOTRE DAME
AUBIERS-VALENTIGNEY
imprimerienotredame.com

SUD Grenoblois
communauté de communes

Les bonnes nouvelles

du Sud Grenoblois

2ème édition

Les bonnes nouvelles du Sud Grenoblois

Recueil de nouvelles
du concours d'écriture 2009
de la communauté
de communes
du Sud Grenoblois

LES BONNES NOUVELLES DU SUD GRENOBLOIS

*Recueil de nouvelles du concours d'écriture 2009
de la communauté de communes du Sud Grenoblois*

Edito

Recueil du concours de nouvelles



« Le pouvoir de l'écrit »

L'écriture a ce pouvoir tout à fait particulier de mettre en « mots » nos pensées... Écrire nos envies et faire parler notre imaginaire sont des libertés toujours possibles avec les textes. Les écrits, contrairement à la parole, se figent pour être partagés avec le plus grand nombre.

Notre concours de nouvelles se situe ici, dans la possibilité d'offrir à quiconque le pouvoir d'inventer et de partager un territoire...

Pour cette deuxième édition, l'accent a été mis sur la « découverte » dans le Sud Grenoblois, afin de placer les richesses patrimoniales, historiques, industrielles ou naturelles au cœur des textes des candidats.

Ouvert à tous les amateurs d'écriture, le concours 2009 a connu à nouveau un franc succès auprès d'un public de tous âges et de tous horizons.

Je tiens ici à remercier les élus et techniciens du jury composé pour l'occasion ainsi que sa présidente, Brigitte Varel, pour son rôle incontournable dans cette opération.

Au-delà de l'auteur reconnu sur le plan national, Brigitte est aussi habitante du territoire à St-Georges-de-Commiers et son implication dans ce concours a permis de lui donner une envergure particulière.

Je n'oublierai pas non plus de remercier nos partenaires, la librairie Arthaud et l'imprimerie Notre-Dame pour la deuxième année consécutive ainsi que Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné.

Merci enfin à tous les candidats du concours pour leur vision du Sud Grenoblois.

À vous maintenant de découvrir les lauréats 2009 et à l'année prochaine !

Norbert Grimoud
Président



Clos Jouvin - 100 montée de la Creuse - 38560 Jarrie
Tél. 04 76 68 84 60
www.sudgrenoblois.fr

Résultats du concours de nouvelles 2009 du Sud Grenoblois

Sommaire :

1. Pierrette Tournier (Vizille) avec « L'appel du Faune »	7
2. Alain Royet (Vizille) avec « Idée Noire »	13
3. Hervé Alotto (Champagnier) avec « Le Battant d'Or »	23
4. François Knecht (Yverdon-les-Bains/Suisse) avec « Le Guichet »	31
5. Jacqueline Estades (Jarrie) avec « Un Lundi Ordinaire »	41
+ Prix spécial du jury décerné à Colin Alotto (Champagnier) avec « Vers le Talon »	47



Pierrette Tournier



De 1973 à 2006, j'ai exercé le beau métier de professeur de Lettres au lycée des « Portes de l'Oisans » à Vizille, où j'habite toujours. Quand on dit qu'on habite à Vizille, en dehors des frontières du département, il n'est pas rare qu'on nous renvoie l'image du château de Lesdiguières et de son parc.

Comme beaucoup de Vizillois et de touristes, je me suis promenée avec mes enfants et mes petits enfants dans ce parc, et tous ont posé des questions sur ce personnage bizarre, doté de pieds de bouc et d'un bien étrange sourire, qui a vécu près d'un siècle sous les épicéas de la roseraie.

Et c'est vrai qu'il nous manque un peu ce Faune ! Hercule est un bien bel homme, certes, mais l'autre avait ce brin de mystère propre à éveiller l'imagination... Ne meurt-il pas d'ennui dans son beau musée de Lodève ?

L'appel du Faune

...

Depuis un certain temps, les arbres du parc du château de Vizille avaient triste mine. Leurs branches paraissaient sans vigueur et, malgré les abondantes pluies printanières, leur feuillage avait tendance à jaunir... Le grand cèdre du Liban qui, dès l'entrée, accueille les visiteurs, semblait avoir perdu de sa superbe; son voisin le catalpa donnait l'impression d'être épuisé et laissait tristement tomber ses branches dans la rivière qui coule à ses pieds; un peu plus loin, l'orme et les hêtres qui habituellement formaient un ensemble superbe s'étiolaient pitoyablement... Bref, tous étaient comme rongés par un mal mystérieux, et d'éminents botanistes venus de Grenoble, de Lyon et même de Paris se livraient à des examens compliqués pour trouver la cause de ce phénomène d'autant plus étrange que, au-delà du grand mur qui entoure le vaste domaine, on n'avait rien remarqué d'anormal, concernant la végétation.

Autour de la grande table ronde, les discussions étaient passionnées, et nos spécialistes divisés. Certains étaient persuadés de l'existence d'une chenille microscopique qu'on n'avait point encore réussi à localiser... D'autres cherchaient du côté de l'hydrométrie... D'autres encore accusaient le réchauffement climatique ou la pollution des eaux souterraines... Mais nul ne parvenait à conclure et les arbres restaient moroses.

À la fin d'une séance de travail, alors que le doyen de l'auguste assistance se tournait vers ses confrères dans l'espoir d'une nouvelle piste, un jeune thésard, admis dans le groupe en tant que stagiaire, leva timidement la main et d'une voix un peu ténue, il émit l'idée que les arbres étaient peut-être touchés par une forme de mélancolie... Il expliqua qu'il avait remarqué les mêmes symptômes chez Marie, sa jeune cousine, que les médecins disaient atteinte de dépression depuis que son amoureux l'avait quittée. Et le garçon de conclure: « Si nous trouvions de quel manque, de quelle douloureuse absence souffrent nos arbres, nous réussirions peut-être à découvrir le secret de leur maladie... »

Cette intervention fit un drôle d'effet au sein du comité éminemment sérieux dont les membres étaient partagés entre mines offusquées et sourires moqueurs.

L'étudiant essaya de se justifier en alléguant qu'on lui avait appris à toujours appuyer ses arguments sur des comparaisons ou observations directes... Et comme il avait pu observer sa cousine, dont il était le confident.

Mais, plus il parlait, plus il sentait peser sur lui la désapprobation de ses maîtres, et plus il devenait confus, rougissant, bredouillant... Enfin, le président de l'assemblée mit un terme à son embarras et leva la séance par des mots lourds de menaces « Et bien cherchez jeune homme... Cherchez l'origine du Manque... Mais, veillez à ce que vos élucubrations ne vous entraînent pas trop loin du champ scientifique! En ces temps de crise, comme vous le savez, les postes de chercheurs se font de plus en plus rares... Et on a tendance à les confier à des gens sérieux! »

...

Vieux croûtons que vous êtes! Le plus jeune d'entre vous a mis le doigt sur la Découverte du Siècle, et vous n'êtes que persiflage et intimidation au lieu d'ouvrir vos oreilles d'âne et de l'entendre! Bien sûr que les arbres souffrent de mélancolie! Cette évidence vous crèverait les yeux si vous étiez capables de voir autrement qu'à travers le prisme de votre Savoir au cœur sec! Et moi aussi, je souffre le martyr, entendez-vous, depuis que d'éminentes autorités ont décidé de m'enfermer dans un musée, alors que j'étais si bien à l'ombre fraîche des grands épicéas! Comme il me manque le doux bruissement du vent dans leurs branches! Comme il me manque le parfum des roses que je voyais reflleurir chaque année dans le jardin à la française!

Comme je les ai aimés ces enfants qui prenaient plaisir à escalader mon socle quand leur mère avait le dos tourné, pour observer de plus près mon drôle de sourire! Je revois encore cette nymphette tout ébaubie de découvrir mes pattes de bouc et mes grandes oreilles!

- On dirait le diable! Ma parole!

- Mais non! a expliqué son grand-père. (Ah! le brave homme!) Mais non, c'est un Faune! À la fois humain et animal, c'est comme un esprit de la forêt! Certains disent que, la nuit, il court dans les allées désertes avec d'autres créatures bizarres qui sont invisibles durant le jour. Mais je ne sais pas si c'est vrai.

- Il est bien moche ton faune! a rétorqué la petite peste. Heureusement que ça n'existe plus! Il a un regard...

Elle n'a pas trouvé le mot qu'elle cherchait... Son grand-père aurait pu le lui souffler. Mais il n'a pas osé sans doute.

Hé oui, petite! J'ai le regard « concupiscent »... Mais ce n'est pas ma faute... Comment résister au désir quand passent les jeunes beautés, fraîches comme des bouquets de printemps?

Le reverrai-je un jour ce lieu enchanteur où j'ai demeuré près d'un siècle! Jusqu'à ce que d'illustres spécialistes décident qu'il fallait me protéger des intempéries, et mettre un frein à l'érosion de la pierre dans laquelle le sculpteur m'a taillé! Mais je n'aime que ça, moi, les intempéries! Le vent, la pluie, les bourrasques de neige, les brûlantes après-midi de juillet, les rayons de la lune baignant les étendues glaciales... Quant à l'érosion de ma pierre, pauvres fous qui ne savent pas de quoi ils parlent! Ont-ils seulement pensé à l'érosion de mon âme? Elle se meurt, mon âme, depuis que je ne suis plus au milieu de mes arbres, à l'ombre du château de Lesdiguières, et ils se meurent aussi mes arbres, depuis que je ne les nourris plus de mes rêves, de mes désirs, de mes folles histoires...

Ah! Ils ont bien perdu au change, depuis qu'on leur a planté en plein milieu de la roseraie la statue d'Hercule pour me remplacer. Ce n'est pas qu'il soit moche, Hercule! Il est même plutôt bien fait de sa personne... C'est un homme robuste, un beau mâle, un « vrai » comme ils disent... Mais la poésie dans tout ça... hein? Le mystère? Ça m'étonnerait fort qu'il sache parler aux arbres, Hercule! C'est un guerrier! Un combattant! Un chasseur! Or c'est un poète qu'il faut à vos arbres! Un poète entendez-vous? Et tant pis s'il n'est pas trop bien fichu...

Jaloux, moi? Vous croyez que je suis jaloux? Oui peut-être un peu au fond... Mais je suis surtout malheureux comme les pierres depuis qu'on m'a enlevé à mes arbres.

...

Je n'en reviens pas! À l'heure où j'écris ces lignes, je me pince pour être sûr que je ne dors pas et que la « chose » s'est bien passée. Quelle chose? Et bien, l'honorable assemblée de chercheurs a fini par me donner raison! Après avoir épuisé toutes les causes possibles et imaginables du flétrissement des arbres du parc de Lesdiguières, on a fini par conclure qu'ils souffraient effectivement de mélancolie et que cet état coïncidait avec le transfert du Faune au musée Dardé de Lodève. Et le plus beau dans tout ça, et bien, c'est qu'on va le réintégrer à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter, sous les épicéas qui prolongent la roseraie.

Personnellement, je suis doublement heureux de ce dénouement. Il me permet

une belle entrée dans le monde de la Recherche, puisque mon nom apparaîtra dans le palmarès des découvertes de l'année... Et il me fait revivre les jolis dimanches de mon enfance quand mon grand-père nous emmenait en promenade dans le parc, ma cousine et moi, et nous entraînait dans les méandres d'un feuilleton fantastique, où, la nuit venue, le Faune aux pieds de bouc descendait de son socle et folâtrait dans les allées désertes, au milieu des nymphes, des fées, des lutins et de toutes sortes d'étranges créatures invisibles durant le jour... Il les rendait tellement vivants ces personnages, mon cher vieux Papi, qu'ils habitent aujourd'hui encore sur les rives de ma mémoire.

D'ailleurs, je peux bien vous l'avouer, quand j'ai osé prendre la parole devant les sommités universitaires, ce n'était pas seulement à ma cousine Marie que je songeais, mais également à un rêve effrayant que j'avais fait la nuit précédente, et dans lequel j'entendais pleurer des bêtes derrière les portes sculptées d'un palais magnifique... Je sais aujourd'hui que cet appel était celui du Faune. Mais cela reste entre nous évidemment... Il serait mal vu par la communauté scientifique que l'un des leurs entretînt des relations bizarres avec les Esprits de la Forêt.

Alain Royet



Pour certains d'entre nous, l'actualité est pourvoyeuse d'idées noires, pour d'autres, d'idées de roman noir. Pour moi, elle m'a donnée l'idée d'écrire ce modeste texte que la communauté de communes du Sud Grenoblois vous présente à travers ce recueil de Nouvelles. Mais surtout ne vous fiez pas à son titre et donc aux apparences !!!

L'écriture a la vertu de nous faire reprendre un peu nos esprits dans ce monde parfois agité. Quelques mots, quelques phrases suffisent pour faire apparaître ce qui est essentiel aux « yeux de notre cœur ». C'est en tous cas ce que j'ai découvert en écrivant Idée Noire et que j'espère vous faire partager.

Idée noire

...

Il y a des signes qui ne trompent pas. Denis en est sûr : il a neigé cette nuit !

D'abord, il a dormi d'une traite de 22h à 7h du matin. Il a passé une nuit sans rêve ni cauchemar, sans idées noires : apaisé. Comme dans du coton. Comme dans des flocons. Il a neigé cette nuit.

Ensuite, aucun bruit n'est venu perturber son sommeil. Pourtant, dès six heures c'est déjà l'effervescence au pied de ses fenêtres sur la place du château. Les premières voitures pointent le bout de leur capot, les cars commencent leur balai entre Vizille et Grenoble. Parfois un crissement de pneus ou un coup de klaxon rageur de la part d'un automobiliste déjà pressé vient l'arracher à son sommeil bien avant que son réveil ne s'en charge. Ce matin, les bruits sont aspirés comme la matière par un trou noir. Absorbés pour ne devenir que silence... Il a neigé cette nuit.

Mais surtout, Denis aperçoit une multitude de points lumineux orange qui viennent tourner sur les murs de sa chambre en se frayant un chemin à travers les persiennes. Cette valse orange éphémère lui indique que les chasse-neiges sont de sortie. Comme en pareil cas, la route sera « mise au noir » afin d'assurer de bonnes conditions de circulation. Il a neigé cette nuit.

Ce matin, c'est donc sans aucun regret que Denis abandonne la douce chaleur de sa couette.

Ouvrir les volets. C'est la priorité absolue. Ouvrir les volets et prendre en pleine face la beauté nue de la blancheur de la neige.

Les quelques pas qui le mènent à la fenêtre lui font revivre une tranche de son enfance.

Il se souvient de ces petits matins d'hiver quand son père venait le réveiller par surprise en ouvrant grand les volets de sa chambre offrant ainsi, à ses yeux émerveillés et éblouis, le spectacle enchanteur des flocons de neige qui tombent

en tourbillonnant et finissent leur interminable chute sur le sol déjà recouvert d'un manteau blanc immaculé.

Que le paysage nocturne passe ainsi du noir au blanc pendant son sommeil était pour l'enfant d'alors quelque chose extraordinaire. Il y avait là un côté magique qu'il n'a jamais cherché à s'expliquer.

Ouvrir les volets est à cet instant le seul leitmotiv qui vaille.

Il sait que la scène sera extraordinaire, semblable certes à beaucoup d'autres mais pourtant unique à chaque fois. Ici des voitures qui roulent au ralenti, là un chat qui joue avec les flocons, par ici des cheminées fumantes chapeautées de vingt centimètres de neige, et là, un homme âgé qui lance des boules de neige à son chien avec autant de plaisir et de fougue qu'en aurait un enfant de dix ans.

Denis décroche les volets et les ouvre dans un élan décidé qui les envoie rebondir, malgré lui, contre la façade de la maison.

La vision qui s'offre alors à lui est stupéfiante. Jamais il n'aurait cru qu'une chose pareille soit possible. L'imagination des hommes, pourtant débordante, n'a jamais, ne serait-ce qu'effleuré cette idée.

Il a neigé toute la nuit et il continue de neiger.

Mais la neige est... noire.

*

Au centre météorologique de St Martin d'Hères c'est l'effervescence. Dès les premiers flocons les coups de téléphone ont afflué.

- « De la neige noire ! C'est inouï ! ».

- « C'est la fin du monde, l'apocalypse, le retour vers le néant. ».

- « Pollution ! Pollution ! Pollution ! Ça devait arriver depuis le temps qu'on nous balance des trucs dans l'atmosphère ».

- « Faites quelque chose. Après tout c'est vous qui avez annoncé la neige ! ».

Devant les ingénieurs et les nivologues convoqués en urgence, le directeur du centre prend la parole :

- Les premiers éléments dont nous disposons indiquent qu'il neige uniquement sur le sud grenoblois. On enregistre soixante centimètres de neige à Laffrey, quarante à Brié et St Georges de Commiers, trente à Vizille. À l'heure actuelle, il neige toujours mais le plus surprenant, c'est la couleur de la neige. Les habitants nous disent qu'elle est noire comme du charbon.

Il faut trouver une explication logique à ce phénomène.

Sous la lumière froide des néons de la salle de réunion, les ingénieurs et nivologues échafaudent les premières hypothèses.

- L'accumulation de fumées dans l'atmosphère depuis le début de l'ère industrielle a certainement modifié les particules des gaz qui la composent. La pollution s'est immiscée jusqu'au cœur des noyaux d'azote et d'oxygène. En se formant et en tombant, la neige récupère des particules polluées.

- C'est une théorie intéressante. Cependant les dernières études en la matière ne montrent pas une atteinte aussi profonde des gaz de l'atmosphère par la pollution. En tout cas, rien qui puisse expliquer un changement de couleur si radical. Pour ma part, je pense plus à un phénomène du type « syndrome de la voiture sale ». Vous savez, ce sable du Sahara emporté par le sirocco, et qui, mélangé à la pluie, vient salir nos voitures que nous avons lavées la veille.

- Quel est votre sentiment monsieur le directeur ? demande alors un nivologue.

- Je suis persuadé qu'il s'agit d'un phénomène lié à la diffusion de la lumière. Nous savons tous que, si la neige est blanche, c'est parce que la lumière est renvoyée dans toutes les directions par les microcristaux de glace transparents qui la composent. Dans le cas qui nous préoccupe aujourd'hui, seules les couleurs primaires à savoir le cyan, le jaune et le magenta sont réfléchies par la neige la faisant apparaître, à nos yeux, de couleur noire. Les propriétés physiques de la neige n'ont donc pas changé. C'est simplement la perception visuelle que nous avons du blanc et du noir qui est différente.

- Je suis tout à fait d'accord avec vous monsieur le directeur renchérit le nivologue. Et qu'un tel phénomène se produise uniquement dans le sud grenoblois ne m'étonne qu'à moitié. Dans la région, certaines personnes racontent qu'une année avant la révolution française, au matin du 21 juillet 1788 très précisément, le ciel a pris des couleurs inhabituelles. Des halos de lumière blanche étaient entourés de bleu et de rouge. Certains avaient vu là un signe divin,

d'autres l'écllosion d'un monde nouveau.

- Mais le 21 juillet 1788, c'était le jour de l'assemblée de Vizille ! reprend le directeur. L'étincelle révolutionnaire qui allait enflammer la France un an plus tard ! Les historiens disent que Vizille est le berceau de la révolution française. Que ce fameux 21 juillet 1788, la révolution y a poussé son premier cri. C'est peut-être un hasard que le ciel se soit teinté, ce jour-là, de bleu, de blanc et de rouge. Mais le fait est cependant troublant. L'Histoire se répète sûrement aujourd'hui. Mais cette fois-ci, avec la couleur noire.

*

Cédric n'en est pas à son premier bonhomme de neige.

À huit ans, il a dû en fabriquer déjà plus d'une vingtaine. Il les compte mentalement en s'aidant toutefois un peu de ses doigts, qu'il prend soin de cacher derrière son dos pour la circonstance.

« Le premier c'était à l'âge d'un ou deux ans. Je le compte même si j'ai pas dû beaucoup participer mais, j'ai certainement apporté la touche finale, peut-être le bonnet sur la tête, perché sur les épaules de mon père. Le deuxième, sûrement la même année, et le troisième aussi. Ça fait trois par an, j'ai huit ans donc... heu... huit ans, trois par an... vingt-quatre ! ».

Ses doigts lui confirment le résultat.

Vingt-quatre bonhommes de neige tous différents les uns des autres.

Sur leur tête, parfois un chapeau haut de forme, parfois une casquette, parfois un bonnet, parfois... rien.

Autour du cou, une écharpe en laine, verte ou rouge et parfois même verte et rouge, un boa en poils de lapin synthétiques ou un foulard multicolore.

Des bras souvent construits de branches ou de brindilles.

Des cailloux ou des boutons pour les yeux... Mais toujours une carotte pour le nez.

Vingt-quatre bonhommes de neige. Pas tous au même endroit.

« Une bonne moitié dans le jardin de ma grand-mère à Monchaboud. Les autres répartis entre la cour de mon école, celle de mon immeuble et les stations de ski des alentours ».

Mais aujourd'hui, pour la première fois, Cédric va faire un bonhomme de neige dans le parc du château de Vizille. Il en ressent une excitation particulière. Oh ! Non pas que ce soit interdit, mais il n'en a pas vu beaucoup à ce jour.

Il décide de l'installer au pied du château, face à l'entrée du musée de la révolution française, entre la statue sans tête et celle d'Hercule.

*

- Veux-tu un peu d'aide Cédric ?

Denis est obligé de reposer la question tant Cédric est occupé à rouler la boule de neige destinée à former le corps du bonhomme.

- Hé ! Je peux t'aider ?

- T'as déjà fait des bonhommes oncle Denis ? Lui répond Cédric sans même le regarder ni s'arrêter dans sa tâche.

- Quelques-uns. Le tien commence à être gros.

- Je veux qu'il soit aussi gros que mon voisin monsieur Henri et là, j'ai vraiment besoin d'aide.

Denis ne connaît pas monsieur Henri, mais à en juger par la taille finale du corps du bonhomme de neige, il se dit que monsieur Henri a certainement abusé des hamburgers dès son plus jeune âge.

Après le corps, ils s'attachent à fabriquer la tête. Plus petite, elle est plus facile à rouler. Denis et Cédric lui donnent une belle forme ronde.

- Voilà, il ne reste plus qu'à la poser dit Cédric en la contemplant.

« Quelle ironie ! Me voilà au pied du musée de la révolution française à déposer une tête sur un corps, Guillotin doit se retourner dans sa tombe » se dit Denis.

Le bonhomme de neige prend forme.

Cédric se met alors à courir en direction des arbres.

- Où vas-tu Cédric ?

- Chercher des branches pour les bras et la bouche. Si tu veux, tu peux essayer de trouver des cailloux pour lui faire des boutons sur le ventre.

- Et pour les yeux ?

- J'ai deux mandarines dans ma poche.

- Et le nez ?

Pour toute réponse et tout en continuant à courir vers les arbres, Cédric sort de son blouson une grosse carotte orange qu'il agite à bout de bras sans même se retourner.

Quelques minutes plus tard, le bonhomme de neige est pratiquement terminé. Il ne reste plus qu'à trouver de quoi le parer un minimum.

Cédric tend un bonnet rouge à Denis.

- Tiens, un bonnet frangin pour lui mettre sur la tête. C'est la dame du musée qui me l'a donné.

- Phrygien le bonnet. On dit « phrygien », reprend Denis.

- Ouais, si tu veux. En tout cas il est super beau avec le truc rond, bleu, blanc et rouge.

Denis distingue la cocarde tricolore un peu délavée par le temps cousue sur la gauche du bonnet rouge.

- J'ai aussi un drapeau français pour lui faire une écharpe.

Sur le parvis du château, orné de son bonnet phrygien et de son écharpe tricolore, le bonhomme de neige a fière allure.

Déjà de nombreux promeneurs se détournent de leur chemin pour l'admirer. Des enfants viennent jouer autour de lui.

*

Le lendemain matin, c'est une scène de désolation qui attend Cédric et Denis.

La tête du bonhomme de neige gît face contre terre. Ses yeux ont été arrachés et son nez cassé. Des empreintes de bottes de neige montrent que son corps a été percuté par de multiples coups de pieds. Ses bras ont été brisés en plusieurs morceaux.

Plus aucune trace du bonnet ni de l'écharpe.

Cédric interroge Denis, les yeux embués de chagrin.

- Pourquoi ils ont fait ça ? On n'a pas le droit de détruire un bonhomme de neige !

- C'est peut-être parce que ton bonhomme de neige était différent.

- Qu'est-ce qu'il avait de différent ?

- Sa couleur. Il était... noir.

Cédric reste interloqué par cette réponse.

- Mais s'il avait neigé de la neige jaune, verte ou rouge, il aurait été jaune, vert ou rouge. La couleur n'a pas d'importance. Alors pourquoi ?

- Les Hommes ont souvent peur de la différence. Même si ton bonhomme a été conçu avec le même amour qu'un bonhomme de neige blanc, s'il a grandi dans la joie, vécu sous les rires des enfants et devant l'admiration des plus grands, ils n'ont jamais vu de bonhomme de neige noir. La nouveauté les inquiète moins, ils ont appris à s'adapter. Mais la différence les terrifie.

- Ce n'est que sa couleur qui est différente ! Le reste est pareil !

- Ils se fient aux apparences. Ton bonhomme de neige noir représente à leurs yeux une autre culture et, du coup, ils ont peur de perdre la leur. Ils se sentent agressés dans leurs certitudes. Ils se défendent alors comme ils peuvent.

- En détruisant mon bonhomme à grands coups de pieds ! C'est nul ! Il a le droit d'exister comme un bonhomme de neige blanc.

Denis regarde Cédric avec affection.

Jusqu'à ce jour, il ne connaissait son neveu qu'à travers l'insouciance de ses huit ans, ses jeux d'enfant, sa passion pour le football et le karaté.

Aujourd'hui, il découvre un petit être de cœur et de sentiments. Une graine de révolutionnaire de la conscience humaine.

Après un instant de réflexion, Denis reprend la parole.

- Ton bonhomme de neige, comme tous les bonhommes de neige n'a ni cœur, ni cerveau. Tu dois te demander si les Hommes n'en sont pas aussi parfois dépourvus ?

- Ça oui !

*

La neige a cessé de tomber.

Denis et Cédric entreprennent alors de refaire le bonhomme de neige.

Mais le temps presse car la neige noire fond à vue d'œil.

Denis se hâte de rassembler suffisamment de neige afin de combler les trous dans le corps du bonhomme et pour refaire la tête.

Cédric, quant à lui, repart en direction du musée de la révolution française à la recherche d'accessoires.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvent devant le bonhomme de neige meurtri.

Ils commencent par remodeler le corps, puis replacent la nouvelle tête et réajustent les yeux.

Le bonhomme est pourvu de nouveaux bras faits de branches d'érable. Des brindilles de cèdre lui redessinent une bouche.

Le bonnet phrygien est remplacé par de la paille qui fait office de cheveux et l'écharpe tricolore par un foulard blanc.

L'éternelle carotte reprend sa place au centre de la tête.

Le bonhomme de neige est redevenu aussi majestueux qu'avant sa destruction.

En signe de gloire, Cédric plante fièrement un drapeau tricolore au pied du bonhomme.

Cédric interpelle alors son oncle.

- Oncle Denis.

- Oui Cédric ?

- J'ai un vœu à faire.

- Vas-y. Je t'écoute.

- Je voudrais que mon bonhomme de neige noir ne soit plus détruit, ni piétiné

et qu'il vive comme les autres bonhommes de neige blancs. Je voudrais qu'on le respecte et qu'on se souvienne de lui très longtemps.

*

À ce jour, le bonhomme de neige noir a disparu du parc du château de Vizille. Sa présence sur terre fut éphémère.

Beaucoup pensent qu'il a fondu dès les premiers rayons du soleil.

D'autres sont convaincus qu'il n'a pas survécu à une seconde attaque.

Certains affirment même qu'il n'a jamais existé. Qu'il n'est qu'une chimère. Que la neige noire n'était qu'une illusion d'optique. Pour eux, seuls quelques habitants du sud grenoblois sont assez fous pour croire à une histoire pareille.

Pourtant, un an plus tard, les premiers effets bonhomme de neige noir se font sentir sur la terre.

Pour la première fois dans l'Histoire, le champion du monde de Formule 1, miss France et le président des Etats-Unis d'Amérique sont... noirs.

Hervé Alotto



« Né à la Mure en 1954, j'ai toujours aimé raconter des histoires à la bouche pour Mathieu et ensuite pour mes trois enfants Cyril, Anaïs et Colin. C'est en réponse au défi lancé par Colin, que je me suis installé devant un ordinateur. J'ai ainsi pu vivre une belle aventure et découvrir le bonheur d'écrire, de jouer avec les mots et de me laisser lire... ».

Le battant d'or

...

Jean arriva enfin au pied de la combe et vit le chemin qui s'engageait dans la forêt. Il s'y enfonça de sa démarche si particulière, jambe droite traînante. Tout en grim pant, il remarqua que renards, blaireaux, sangliers et chevreuils avaient pris possession du vallonnement. Malgré quelques vieux taillis un peu tristes et maigres, cette forêt de feuillus, ne semblait pas livrée à elle-même. Le châtaignier y abondait. Jean aperçut, ça et là, quelques arbres creux dans lesquels les animaux cavernicoles pouvaient trouver refuge. En cette fin de journée hivernale, un froid vif lui piquait le visage.

La montée dura environ trente minutes. Ses dix-neuf ans de baigne défilèrent dans sa tête. Il se revoyait avec cette chaîne de pied à la jambe droite dans ce lieu, exclusivement masculin, à l'emploi du temps rigoureusement fixé, à la discipline de fer, aux passions exacerbées, d'où il était sorti l'esprit plein de rancune envers la société. Et pourtant, sans devenir un homme instruit, il y avait appris à lire, à écrire, à compter et il avait cessé d'être un analphabète.

Quand il déboucha sur le plateau, Champagnier apparut juste devant lui. Le village courbait le dos aux quatre vents, cette bise glaciale venue des Terres Froides. Après avoir suivi quelques rues tortueuses bordées de chaumières et de courtils, il entendit piauler la girouette et vit poindre le coq du clocher. Il se trouva bientôt devant une église et son magnifique clocher en tuf. À gauche le cimetière avec une grande croix de fer au milieu et à droite le presbytère, maison d'une simplicité extrême.

Il toqua à la porte du presbytère, transi et une vieille femme, toute ridée, lui ouvrit la porte :

- Qui c'est-y qui va par là, à cette heure ? Que veux-tu mon brave ?

- Bien le bonjour. Je m'appelle Jean et je viens de la part de Pierre Maurin, votre neveu. Je quémande le gîte et le couvert.

En entendant le nom de son neveu, un pâle sourire éclaira le visage

d'Ernestine. Elle ouvrit la porte.

- Ne reste donc point sur le seuil.

Elle s'écarta pour laisser passer cet homme dont le visage reflétait la fatigue d'une longue journée de marche. La chaleur, dégagée par la cheminée, frappa Jean avec force. Son visage le brûla violemment, son corps fut pris de tremblements et il dut s'asseoir sur le banc à côté de la cheminée.

- C'est-y pas dieu possible, d'avoir le sang glacé comme ça ! s'écria Ernestine.

Elle sortit un petit gobelet en étain qu'elle remplit de gnôle.

- Ne chicane pas et entonne ce breuvage, c'est rien que du naturel.

- C'est pas de refus.

- Je vais te rechaudir un reste de ragoût aux lardons et des rissoles aux pommes de terre.

- C'est aimable à toi.

Jean mangea tout son saoul. Repu et réchauffé, il s'installa sur la chaise à bascule. Pendant le repas, Ernestine, s'était assise au coin de l'âtre et avait repris son tricot, muette comme une carpe.

- Ernestine, j'ai pas une bonne nouvelle à t'annoncer. Ton neveu, le Pierre Maurin, il a rejoint le bon dieu, y'a trois hivers de ça. La tuberculose.

- Je le sais et j'en suis encore toute tourneboulée. Mais tu le connaissais d'où mon Pierrot ?

- Je l'ai connu au baigne. On y a passé dix ans ensemble. C'était mon ami.

- Mais qu'est ce qui lui a passé par la tête à ce grand pendar ? Rapiner une mule, y'a pas idée ! Vingt ans de baigne ! Il t'a donc point expliqué son forfait ? Il n'a jamais clabaudé un mot sur cette affaire.

- J'en sais fichtre rien, lui mentit Jean.

- Et toi, qu'est ce qui t'a valu les grâces de notre Roi ?

- J'ai simplement volé un pain pour nourrir les sept enfants affamés de ma sœur.

Mais, ne voulant pas s'appesantir sur son passé, Jean continua :

- Dis-moi, il me parlait souvent de la fête des brandons avec un grand feu ! C'est vrai que cette fête-là, c'est surtout un prétexte à faire ripaille ?

- Pour sûr, y'a toujours de quoi s'en mettre jusque-là ! De quoi s'en faire péter la sous-ventrière, comme dirait le Constant.

- Mais pourquoi brûlez-vous le diable pendant la fête des brandons ?

- C'est la coutume. On y a toujours fait comme ça, par ici. Ça date de vieux. Dès la tombée de la nuit, on brûle un diable cornu. Un diable fait de paille et de branchage et tant laid qu'il fait peur.

- Et la Bérengère, comment qu'elle est morte ?

Comme à chaque fois que l'on évoquait la Bérengère, les larmes montèrent aux yeux d'Ernestine. Elle revivait la première fête des brandons de son Pierrot. Cette fête où tous les amoureux étaient encouragés à sauter par-dessus le feu pour montrer la flamme de leur amour. Elle le revoyait, avec tous les jeunes du village, sauter au-dessus des braises ardentes, les brandons, pour embrasser la fille d'en face. Ce soir-là, il ne compta pas les baisers pour sa Bérengère, sa besace en était pleine. Ils s'aimaient à s'en faire éclater le cœur et ils ne se doutaient pas que cette année-là serait une année maudite.

- Elle s'est retrouvée grosse de ce sacripant. La honte était sur elle et sa réputation ruinée. Un soir, les douleurs ont commencé. La nuit était sans étoile et profondément sombre. Le bébé se présentait de travers. On a fait venir la sage-femme de Tavernolles. Mais rien n'y fit, ni la médecine, ni les prières. La pauvre souffrit le martyre. Ses cris ont duré toute la nuit comme le juste supplice d'une damnée. Le petit matin l'a trouvée morte dans une mare de sang.

Ernestine se signa, s'essuya rapidement les yeux et comme pour se reprendre, dit à Jean :

- Tiens, rajoute du bois dans la cheminée, il commence à faire frisquet.

Jean obéit et quand le feu crépita de nouveau, demanda :

- Mais dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé le 18 juillet de cette même année ?

Ernestine, effrayée, se signa.

- Ouvre grandes tes oreilles. C'est une tant drôle d'affaire que j'ose à peine remuer la cendre de ce souvenir. Ce 18 juillet, un violent orage s'est abattu sur le village. Un de ces orages d'été comme on en voit rarement. J'en ai la chair de poule d'y repenser. Bon sang, même le vieux Constant n'avait jamais vu ça. Un vent à décorner les bœufs, pluie, grêle, éclair, le tout mêlé dans un fracas épouvantable. Soudain un éclair a traversé le ciel, a frappé violemment la petite cloche et l'a brisée en deux. Le bruit fut terrible, tu peux m'en croire. Quand la tempête s'est calmée, c'est le curé, accompagné de l'Edmond et du Claudius, qui découvrit le désastre : la cloche par terre et le battant disparu, envolé.

Ernestine se signa de nouveau.

- C'est la vérité vraie. Quelle affaire ! Il y a eu une enquête. On a tous été interrogés, même le curé. Rien, personne ne sut jamais ce qui s'était passé. Puis par la force des choses, la vie a repris au village.

Le sang avait complètement abandonné le visage d'Ernestine. Elle rajouta, comme pour elle-même, en se signant une troisième fois :

- C'est Satan lui-même qui s'est emparé du battant ! Faut-y qu'il soit démoniaque pour ourdir pareille machination.

Ernestine, toute tremblante, s'accroupit devant le feu et remit une bûche. Elle lui indiqua sa couche, moucha les chandelles et alla se coucher dans la petite pièce contiguë.

Jean, tout en se balançant, enveloppé par la douce chaleur du feu, se remémora ce que lui avait légué, en guise de testament, Pierre Maurin, son double comme il se plaisait à dire, son seul véritable ami, quelques jours avant de mourir.

- Tu te rappelles de ce fameux orage, l'année où j'ai bécoté la Bérengère pour la première fois ?

- Celui qui a fait exploser le clocher de l'église ?

- Non, pas le clocher, mais la plus petite des deux cloches. Tu te demandes toujours pourquoi j'en parle si souvent. Aujourd'hui, tu vas comprendre. Tu te rappelles que je t'ai toujours affirmé que le battant de la cloche avait disparu ?

- Oui, un sale coup fomenté par Satan, à ce que tu m'as toujours dit.

- Faux ! En fait, ce soir-là, je n'arrivais pas à dormir, vu le bruit. Quand la foudre a frappé la cloche, j'étais mort de peur. Il m'a fallu un sacré moment avant que je puisse bouger. Dès que j'ai pu commander à mes jambes, je grimpais à l'échelle et je vis la petite cloche, gisant sur le plancher, décrochée de son berceau, cassée en deux. Le battant avait roulé dans un coin.

- Mais pourquoi que tu as toujours dit qu'il avait disparu ?

- Parce que, tiens-toi bien, en le ramassant je regardais la cassure et devine qu'elle fut ma surprise, le battant n'était pas en bronze mais en or, en or massif.

- En or massif !!!

- Oui, oui, en or massif. Sur le coup, j'étais comme assommé par ma découverte et j'ai compris plus tard, pendant l'enquête quand des langues se sont déliées. Cette cloche avait été offerte par les templiers de la commanderie d'Echirrolles en 1314, la date est même gravée sur la cloche, quand le roi Philippe le Bel s'en était pris à l'ordre du Temple pour s'emparer de ses richesses. Ils avaient alors fondu tout

leur or et fabriqué le battant avec pour le mettre à l'abri.

- Mais où il est passé ce battant ?

- Quand j'ai recouvré mes esprits, je me suis rendu compte du trésor que j'avais entre mes mains, j'ai tout de suite pensé à ma Bérengère. Je me voyais déjà lui offrir de la dentelle de Venise, des tissus de soie, de la poudre qui donne un teint de lait, des colliers de diamant, tous les trésors du monde quoi. Alors la folie est rentrée dans ma tête, j'ai saisi le battant et je peux te dire qu'il était drôlement lourd. Je l'ai descendu, je l'ai mis dans un sac et je l'ai caché dans le conduit de la cheminée, à l'abri des regards. Puis je suis resté là, prostré pendant je ne sais combien de temps.

- Mais pourquoi que tu as chapardé cette mule ?

- L'erreur de ma vie. Il ne se passe pas une nuit sans que je me pose la même question. En fait, j'ai attendu que l'on arrête de jacasser sur cette affaire. Avec la Bérengère, on devait se marier à l'automne, pour la foire des châtaignes. À la fin de l'été, j'ai décidé d'aller sur Lyon placer cet or. Vu le poids du battant, j'ai profité d'un soir pluvieux pour 'emprunter' une mule dans l'écurie des Chabert. Mais je l'avais à peine sortie de l'écurie que le gardien du château qui venait polissonner avec la cadette des Chabert, m'a attrapé. Je fus traduit devant les tribunaux de Grenoble et condamné à 20 ans de bagné, sans pourvoi, pour vol d'un animal à l'aide d'effraction extérieure, d'escalade et dans une dépendance d'habitation la nuit.

- Mais ton battant, il peut plus être dans la cheminée. Les ramoneurs l'auront trouvé.

- Pour sûr, je savais bien que cette cachette était provisoire. J'ai attendu que ça se calme. Quand les enquêteurs ont quitté le village, une nuit, j'ai creusé un trou au pied de la croix en fer dans le cimetière et j'y ai caché le battant.

Une quinte de toux effroyable le força à s'arrêter. Puis il reprit :

- Il était écrit que, né dans la misère, je mourrai dans la misère. Jean, récupère cet or, utilise-le pour secourir les opprimés et soulager les souffrants et je veux que tu me promettes...

Un craquement fit sursauter Jean sur sa chaise et le sortit de sa rêverie. Il était minuit. Minuit, cette heure que les croyances populaires peuplent de fantômes les plus effrayants, cette heure sinistre et désolante où du fond des enfers s'échappent jusqu'au jour les démons persécuteurs. Mais dix-neuf ans de bagné ne faisaient plus redouter à Jean la peur de rencontrer le scélérat ami des ténèbres ou ces loups-garous qui courent la campagne en jetant la terreur dans les villages. Il se leva

doucement de la chaise, écouta le lourd ronflement de la vieille et sortit dans le cimetière. Un épais brouillard recouvrait le village. Il récupéra le battant, le glissa dans son baluchon et partit avant que Champagnier n'ouvre les yeux. Le poids ne l'inquiétait pas, il connaissait sa force bien au-dessus de la moyenne.

Au petit matin quand Ernestine se leva, elle remarqua que son hôte avait disparu et que sa couche n'avait pas été défait. Elle se demanda longtemps si elle n'avait pas rêvé et n'en parla jamais à personne. Jean Valjean, quant à lui, avait repris la route, cette route qui le mènera vers Montreuil sur Mer où il deviendra plus tard, Monsieur Madeleine, ce notable très charitable.

Les habitants de Champagnier ne surent jamais que le battant, mystérieusement disparu, avait permis à cet homme qui avait volé un pain pour nourrir les sept enfants de sa sœur, à cet homme qui avait été condamné à cinq ans de bagné et qui en avait fait dix-neuf par le jeu infernal des différentes prolongations de peine pour tentative d'évasion, à cet homme dont le passeport jaune d'ancien forçat en faisait un réprouvé à vie aux yeux de la société, à cet homme qui avait compris qu'on pouvait sortir du bagné mais non de la condamnation, de pouvoir s'oublier dans une sorte d'apostolat idéal entièrement dédié à son prochain.

François Knecht



« Né en 1948 près de Lausanne dans une famille d'enseignants (avec quelques gouttes de sang français dans les veines), François Knecht a embrassé très tôt la carrière de magistrat judiciaire. Juge de paix pendant quatre ans, puis Président de Tribunal d'arrondissement (correspondant au TGI en France) depuis 29 ans à Yverdon-les-Bains, dans le Nord vaudois, il est en quelque sorte « écrivain professionnel », puisque les juges suisses rédigent eux-mêmes bon nombre de leurs décisions. Marié à une Française originaire de St-Pierre-de-Mésage, le concours des Bonnes nouvelles du Sud grenoblois lui a donné l'occasion de s'évader quelques heures de ses dossiers pour imaginer une fiction pas si éloignée de la réalité et de l'actualité. »

Le guichet

...

Lorsque le commandant de bord du vol Corsair Pointe-à-Pitre – Lyon sortit les volets et que le gros 747 ralentit dans la purée de pois sombre et laiteuse de l'aube naissante, comme un autobus dont le conducteur a failli oublier un arrêt, Marie-Dominique (Marie-Do pour les intimes), assise à un hublot tout au fond de la cabine de la classe touriste, murmura en effleurant la croix qu'elle portait autour du cou: « Mon Dieu, priez pour nous ! » Lorsque l'appareil creva le plafond bas des nuages, Marie-Do aperçut alors pour la première fois le sol de France glacé et blanc de la neige tombée en abondance depuis la mi-décembre.

Ce n'est qu'en quittant l'aérogare, après avoir récupéré son petit sac de voyage pour prendre la navette des VFD en direction de Grenoble, que la jeune Guadeloupéenne ressentit le froid mordant de ce début janvier 2009. Elle frissonna et décréta qu'elle ferait bien, après son rendez-vous, de faire un peu de shopping pour se procurer une doudoune, des bottes et des gants fourrés.

Dans l'autobus, Marie-Do ressortit de son sac la lettre adressée à son mari quelques jours plus tôt par Me Huchon, notaire à Grenoble. Lorsqu'elle avait reçu ce courrier recommandé, elle avait tout de suite téléphoné à Jérôme, qui était en congrès de l'Intersyndicale des employés des Postes des DOM-TOM à Cayenne, pour l'aviser qu'il avait hérité d'une maison en Isère. Jérôme lui avait dit de prendre le premier vol pour la métropole et qu'il la rejoindrait directement depuis la Guyane, sitôt son congrès terminé. Piquée par la curiosité, Marie-Do ne se l'était pas fait dire deux fois et, s'était empressée d'obtenir dix jours de congé, puis de réserver une place sur le premier vol pour Lyon.

Débarquée de la navette à la gare routière de Grenoble, Marie-Do se débrouilla pour trouver, avec l'aide d'un plan acheté au kiosque de la gare SNCF, le cours Berriat et l'étude de Me Huchon. Quand elle pénétra dans le vestibule où une aimable secrétaire la pria de passer dans la salle d'attente, elle fut impressionnée

par le mobilier Empire, les tentures, les tapis précieux et les gravures anciennes aux murs. Me Huchon, qui avait sans doute dans sa clientèle plus de vieux grincheux que de jolis oiseaux des îles aux yeux de biche tels que Marie-Do, la mit rapidement à l'aise. Il aborda l'entretien avec des banalités, s'enquérant de savoir si c'était la première fois qu'elle venait en métropole, si le voyage n'avait pas été trop fatiguant, et évoquant ses propres vacances aux Antilles quelques années auparavant.

Puis chaussant ses lunettes demi-lune, le notaire en vint au fait :

- Vous êtes donc bien Marie-Dominique, épouse Le Goff ? Votre mari, Jérôme Le Goff, portait en fait à sa naissance le patronyme de Perrin, né à St-Pierre-de-Mésage en 1979. Son père est décédé l'automne passé en laissant quelques biens, essentiellement une maison dans le village natal de votre mari, mais j'ai eu passablement de peine à le retrouver à cause de son changement de nom et de son départ en Bretagne, puis dans les Antilles...

Marie-Do était pour le moins interloquée : pour leur mariage, elle avait bien vu un acte de naissance délivré en Isère, mais elle n'avait pas prêté garde à un changement de nom, dont Jérôme ne lui avait d'ailleurs jamais parlé. En fait, elle avait toujours pensé, ou cru, que son mari n'avait plus de famille, hormis ses parents en Bretagne. Mise en confiance, elle se laissa aller à des confidences, avec son accent créole qui ravissait son interlocuteur :

- Vous savez, Maître, comme mon mari n'a pas de famille, notre rêve est d'en fonder une avec beaucoup d'enfants... malheureusement, ça ne vient pas et nous voulons profiter de notre séjour en métropole pour consulter des spécialistes de la procréation assistée.

Le notaire, un peu gêné, en revint à la succession dont il s'occupait :

- Les quelques espèces et avoirs bancaires de votre beau-père ont été absorbés par les frais funéraires, les dernières factures et mes honoraires, mais la maison de St-Pierre-de-Mésage est franche d'hypothèques. Vous pourrez toujours la vendre. En attendant, allez y jeter un coup d'œil – vous pouvez même y dormir si vous le souhaitez. Dès que vous m'avez appelé, j'ai fait remettre le courant par EDF. À la mairie, on vous donnera les clés et on vous expliquera comment remettre l'eau. Pour le chauffage, il doit y avoir un poêle et du bois.

Le notaire lui remit un document à l'intention de la mairie et, juste avant de prendre congé, lui demanda encore :

- À propos, j'allais oublier – vous m'avez dit que votre mari n'avait quasiment pas de famille – mais n'auriez-vous pas par hasard l'adresse de sa sœur ?
- Une sœur ? balbutia Marie-Do, mais il ne m'en a jamais parlé !
- Pourtant, la naissance d'une fille de deux ans l'aînée de votre mari est mentionnée en marge de l'acte de naissance de votre beau-père. Elle s'appelle Clémentine...

Très troublée, Marie-Do quitta l'étude du notaire en proie à des sentiments aussi divers que contradictoires, autant intriguée qu'inquiétée. Quel était ou pouvait avoir été le passé de son mari, receveur de la Poste à Ste-Anne (Grande-Terre). Elle l'avait cru élevé en Bretagne, entré à la Poste à la fin de ses études, puis venu en Guadeloupe pour – comme il disait – changer d'air. Qu'allait-elle donc découvrir dans cette maison de St-Pierre-de-Mésage dont il venait d'hériter, et qui faisait ressurgir un passé dont il ne parlait jamais ?

Après s'être acheté la doudoune, les bottes et les gants fourrés, auxquels elle ajouta un chaud bonnet de laine, Marie-Do retourna à la gare routière prendre le car pour Vizille, selon les indications de Me Huchon, qui l'avait prévenue: « de là jusqu'à St-Pierre-de-Mésage, il n'y a plus de transports publics – il faudra marcher – ne vous laissez pas surprendre par la nuit ! »

Elle descendit du car sur la place du Château, auquel elle n'accorda qu'un rapide coup d'œil, puis, suivant les indications que le chauffeur lui avait obligeamment données, se mit en route en longeant le mur du parc en direction du Péage. La chaussée était dégagée de la neige tombée les derniers jours, et il ne lui fallut guère plus de trois quarts d'heure pour arriver au Péage et franchir le vieux pont de pierre sur la Romanche. Ensuite, elle attaqua la montée en direction de la mairie, qu'on lui avait dit être dans l'école, juste en dessous de l'église.

Lorsque Marie-Do arriva vers l'école, le jour déclinait, mais heureusement, elle aperçut de la lumière au premier étage. Elle fit le tour du bâtiment, poussa la porte et gravit l'escalier. Elle heurta à l'unique porte du palier et fut invitée à

entrer. Elle fut accueillie avec un large sourire par la secrétaire de mairie qui lui expliqua d'emblée qu'elle l'attendait, Me Huchon l'ayant prévenue de son arrivée par un coup de fil. La secrétaire lui donna deux clés: une grosse pour le volet et une plus petite pour la porte, et lui expliqua :

- La maison de votre beau-père est dans les Peyrauds. Vous y serez plus vite en tournant à droite au prochain virage en épingle, après l'église. Passez devant le petit oratoire et, cent mètres plus loin, tournez à gauche et montez tout droit; c'est raide mais vous êtes jeune et vous y serez dans un quart d'heure. En haut de la montée, continuez tout droit dans l'impasse. La maison est un peu plus loin, juste en face du réverbère. Vous ne pouvez pas vous tromper, il y a encore la boîte aux lettres avec le nom de Perrin juste à côté de la porte. Pour ouvrir l'eau, il y a une vanne sous l'évier, et pour le chauffage, vous trouverez bien du bois dans un coin de la cuisine ou de la cave...

Nantie de ces explications, la jeune Antillaise se remit en route, son bagage à bout de bras. Un peu essoufflée par la montée, elle trouva sans peine la maison, mitoyenne, serrée entre les deux constructions voisines. La façade était plutôt décrépie et les volets fort défraîchis. Elle n'avait pas croisé âme qui vive en traversant les Peyrauds, mais remarqué quelques silhouettes derrière des rideaux qui retombaient furtivement en place. Elle ouvrit le volet, qui grinça, puis la porte avec la deuxième clé et se retrouva directement dans une cuisine minuscule et glaciale. Heureusement, l'électricité fonctionnait, et l'unique ampoule pendue au plafond n'était pas hors d'usage. Elle trouva du bois et des allumettes et parvint, non sans peine, à éclairer le vieux poêle qui, hormis un buffet branlant, une petite table recouverte d'une toile cirée sans âge et deux chaises bancales, constituait l'unique ameublement de la pièce. Sous l'évier en pierre près de la porte d'entrée, elle trouva la vanne et après quelques gargouillis, l'eau jaillit du vieux robinet. Dans un verre un peu douteux qu'elle dénicha dans le buffet et qu'elle rinça du mieux qu'elle put, elle but plusieurs rasades d'eau glacée en se faisant la réflexion qu'ici et à cette saison, il ne devait pas y avoir besoin de glaçons dans le Ti'ponch !

Marie-Do était épuisée par le voyage et elle réalisa qu'elle n'avait rien à manger. Dédaignant quelques biscuits rances d'aspect qui traînaient dans le buffet, elle décida qu'elle se passerait de manger jusqu'au lendemain, mais resta encore un bon moment près du poêle pour se réchauffer. Elle en profita pour écrire un SMS à son mari, laconique, se bornant à dire qu'elle était bien arrivée dans la maison et qu'il faisait un froid inimaginable. Dans la chambre du premier étage, elle

trouva un lit et, dans une armoire, des draps glacés, voire un peu humides. Faute de mieux, elle fit le lit et mit toutes les couvertures qu'elle dénicha, plus un gros édredon. Avant de se glisser sous cet entassement, elle enfila un gros pull et garda son bonnet de laine sur les oreilles. C'est ainsi qu'elle passa sa première nuit en France.

Malgré le froid, Marie-Do dormit d'une traite jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'elle se leva, il faisait jour et un ciel d'azur limpide avait remplacé les nuages bas de la veille. Après avoir refait à la hâte du feu, elle mit le nez dehors dans l'idée de trouver une boulangerie ou n'importe quoi d'autre où faire quelques provisions. Elle tomba sur une petite vieille qui sortait de la maison voisine avec une gamelle destinée à un chat famélique, qui vint se frotter dans ses jambes. Marie-Do lui dit bonjour et lui demanda si la boulangerie était loin. La vieille ne parut même pas surprise de la présence de la jeune Antillaise, mais bien par sa question :

- Ah ! C'est vous qui êtes arrivée hier soir ? Vous êtes la belle-fille de M. Perrin, non ? Ma pauvre, il n'y a plus de boulangerie à St-Pierre depuis des générations ! la plus proche est au Péage... Devant la mine dépitée de son interlocutrice, elle reprit :

- Vous devez être morte de faim ; entrez chez moi, je vous donnerai un bon bol de café chaud et je vous ferai des tartines. J'ai du pain frais de la veille.

Marie-Do ne se fit pas prier et accepta avec reconnaissance. La cuisine de la voisine était bien chaude, et elle fit honneur au petit-déjeuner improvisé qui lui était offert. Et bien sûr, on bavarda.

- Alors comme ça, vous êtes la femme du Jérôme... On ne l'avait pas revu ici depuis qu'il était petit. Qu'est-ce qu'il était mignon – toujours dans les jupes de sa mère. Le matin, quand il faisait beau, on le voyait toujours attendre le facteur, qui lui donnait chaque fois un bonbon qu'il avait dans la poche, et le courrier, qu'il ramenait fièrement à sa maman en courant. Après, on a su qu'il était en Bretagne et puis on n'a plus eu de nouvelles. Même son père n'en parlait plus. Il faut dire que le pauvre homme avait fini par sombrer un peu dans l'alcool. Avec ce qu'il distillait clandestinement à l'alambic – vous savez, juste en face de l'école, vous avez dû passer devant - il avait de la peine à résister.

Marie-Do, déconcertée, fit celle qui était plus ou moins au courant, tout en se disant qu'il faudrait qu'elle découvre ce qui s'était passé ici dans l'enfance de son mari.

Elle consacra sa journée à faire quelques courses au Péage et à fouiller la maison, qui commençait à se réchauffer grâce au poêle qu'elle faisait ronfler à en faire rougir les tuyaux. Elle reçut aussi un message de son mari annonçant son arrivée pour le samedi – il louerait une voiture en arrivant à Lyon. Dans le buffet de la pièce du rez-de-chaussée attenante à la cuisine, Marie-Do mit la main sur une grande enveloppe de papier Kraft bourrée de coupures de journaux relatant la disparition d'une fillette à St-Pierre-de-Mésage dans le milieu des années 1980. En lisant les articles relatifs à la disparition de la petite Clémentine, âgée de huit ans, elle comprit avec émotion qu'il s'agissait de la sœur de Jérôme, et qu'on ne l'avait jamais retrouvée. D'autres coupures relataient le procès aux assises de l'Isère d'un tueur en série qui avait toujours nié avoir enlevé la petite Clémentine, et n'avait finalement pas été condamné pour ce rapt. Pour autant, il n'avait pas échappé à la perpétuité en raison des autres crimes qu'il avait avoués, et pour lesquels les preuves rassemblées étaient accablantes.

Déjà bouleversée par la disparition jamais élucidée de celle qui aurait pu être sa belle-sœur, Marie-Do trouva dans le tiroir d'une petite commode, à l'étage, un dossier cartonné contenant des papiers de famille. Elle tomba ainsi sur l'avis de décès, paru dans le Dauphiné libéré en été 1987, d'une dame Georgette Perrin, dont elle comprit, au bord des larmes, qu'il devait s'agir de la mère de Jérôme. Il ressortait d'un certificat de décès que celle-ci s'était éteinte au CHU Sud, à Echirolles, en division psychiatrique. Enfin, divers documents officiels de la DDASS et du Tribunal d'instance de Grenoble, faisaient état de ce que l'enfant Jérôme Perrin, né le 11 mars 1979 avait été confié à une famille d'accueil en 1986. Deux ans plus tard, son père avait consenti à ce qu'il suive cette famille d'accueil, les Le Goff, en Bretagne, où ils déménageaient.

C'est ainsi que Marie-Do put reconstituer le drame vécu dans son enfance par son mari, et pourquoi il avait été élevé dans une famille bretonne du côté de St-Brieuc, alors qu'il était né en Isère. Elle était partagée entre une profonde compassion pour son mari, mais aussi une forme de colère sourde contre lui, pour ne lui avoir jamais raconté son douloureux passé.

Marie-Do s'aventura le lendemain dans le grenier, où au milieu d'un véritable capharnaüm, elle découvrit une grande boîte en carton, sans doute un colis de livraison d'une maison de vente par correspondance, genre Trois Suisses. Avec un bout de chiffon qui traînait à portée de main, elle débarrassa le couvercle de sa couche de poussière, faisant apparaître que le carton était peint en jaune, sauf au centre où se dessinaient deux volets ornés d'un grillage dessiné en noir et surmonté d'une inscription en grosses lettres majuscules : « Poste – St-Pierre-de-Mésage ». Le carton était découpé autour des volets et Marie-Do put les ouvrir. À l'intérieur, elle découvrit une minuscule casquette de facteur et une petite sacoche en simili-cuir frappée du sigle de la poste. Ainsi donc, ce n'était pas par hasard que Jérôme avait fait carrière à la Poste, mais bien par vocation remontant à sa petite enfance ! Marie-Do se promit de le taquiner à ce sujet dès son arrivée...

Le samedi vers midi, Marie-Do, entendit une voiture s'arrêter puis se garer sur le terre-plein de l'autre côté de l'impasse. Jérôme en descendit et elle sortit lui sauter au cou. Il la serra contre lui et lui murmura dans l'oreille combien elle lui avait manqué. Elle sentit cependant à quel point il était tendu, sans doute de se retrouver sur les lieux de sa petite enfance songea-t-elle. Elle le précéda dans la maison et il la suivit après avoir récupéré son bagage dans le coffre de la voiture. Son sac lui échappa et tomba sur le carrelage de la cuisine lorsqu'il tomba en arrêt devant le carton peint en jaune avec les volets du guichet grands ouverts, que Marie-Do avait dressé bien en vue sur la table de la cuisine, la petite casquette et la petite sacoche disposées à côté, sur la vieille toile cirée.

Le visage de Jérôme se décomposa et Marie-Do eu juste le temps de lui approcher une chaise sur laquelle il tomba assis. D'une voix tremblante, il demanda :

- Où as-tu trouvé ça ? Puis il raconta :

- Mes parents m'avaient acheté la casquette et la sacoche de facteur pour l'anniversaire de mes six ans. En plus, mon père m'avait confectionné le guichet postal avec un vieux carton... J'étais ravi de ce cadeau – surtout le guichet –, et on m'avait même promis un vélo jaune pour Noël ! Mais je n'ai jamais joué avec et

je n'ai jamais eu le vélo, ajouta-t-il d'une voix étranglée, car c'est le lendemain de mon anniversaire que... ma sœur a disparu. On ne l'a jamais retrouvée et ma mère en est devenue folle de chagrin lorsqu'elle a compris qu'elle ne la reverrait plus. Elle est morte deux ans plus tard. Comme mon père faisait les trois/huit aux papeteries, il ne pouvait pas s'occuper de moi, et c'est ainsi que je me suis retrouvé à Vizille dans une famille d'accueil, les Le Goff. Lorsqu'ils sont retournés en Bretagne, d'où ils venaient, mon père, la mort dans l'âme, a choisi de me laisser partir avec eux. J'ai fini par considérer les Le Goff comme mes parents et j'ai même pris leur nom. J'ai tellement souffert de tout ça que je ne t'en avais jamais parlé, peut-être pour ne pas raviver la douleur que j'éprouve encore tous les jours en pensant à mon passé.

Marie-Do devina alors qu'elle n'aurait pas assez du temps qui lui restait à vivre pour consoler son mari de son enfance gâchée et ravagée par ce drame, pourtant si ordinaire à lire les faits divers des journaux. Mais elle résolut de s'y consacrer et de s'y employer de toutes ses forces.

Le soir même, dans le lit glacial – du moins au début - de la chambre à l'étage de la petite maison des Peyrauds, Marie-Do tomba enceinte, le plus naturellement du monde. Neuf mois plus tard elle mit au monde, sous le soleil de la Guadeloupe, des jumeaux au délicieux teint café au lait, une fille et un garçon qu'ils baptisèrent, en souvenir d'un guichet postal en carton, Marie-Pierre et Pierre-Dominique.

Jacqueline Estades



La littérature est pour moi une compagne de longue date, particulièrement les textes intimistes qui nous révèlent la fragilité complexe et universelle de l'humain en nous. Je suis également très intéressée par l'histoire des sciences et la valorisation du patrimoine industriel, ayant travaillé dans le domaine des innovations technologiques.

Avant-coureur

...

C'est lundi, son jour domestique. Jeanne regarde la corbeille à linge qui déborde, et la machine à laver qui attend son chargement. Ce matin, son fils Antoine a une épreuve de bac blanc, peut-être la philosophie, elle n'est pas très sûre. Elle repasse mentalement les consignes de lavage de ses jeans qu'Antoine lui rappelle chaque semaine comme un code rituel. « N'oublie pas de laver mon "denim" à l'envers, à l'eau froide, roulé souple et surtout pas d'essorage ». Comme d'habitude, elle leur réservera une lessive particulière.

Depuis plusieurs mois, Jeanne communique difficilement avec son fils. Une gêne latente pèse sur ses mots quand elle lui adresse la parole. Par peur de le heurter elle s'en tient souvent à un échange sobre de questions-réponses, soucieuse d'adoucir le quotidien de son année de terminale. « Comment s'est passée ta journée au lycée ? As-tu beaucoup de travail pour lundi ? » Il répond avec indulgence, ou impatience, à ses questions de mère maladroite qui ne sait pas trop comment s'y prendre avec ce grand garçon. Antoine dialogue plus librement avec son père. Elle envie leur plaisir gourmand à argumenter sur une stratégie de rugby ou un sujet politique. « Je voudrais faire une école d'ingénieur » a-t-il dit au cours d'un repas : une phrase qui a ravivé en elle le souvenir rancunier de ses difficultés scolaires. Le bien-être de son fils est devenu son horizon, la réparation de son adolescence déçue.

« Ton fils a l'air si bien dans sa tête... » lui confie parfois son amie Anne, en conflit avec sa fille. Pourtant, un doute assaille toujours Jeanne à l'écoute de ces propos. Que connaît-elle vraiment du monde intérieur de ce fils de 17 ans ? Deux authentiques "denim" suffisent à contenter sa garde-robe. Ses copains le disent boute-en-train en groupe. Il aime courir les bois et les chemins du plateau, au rythme des musiques de son baladeur. Il travaille de longues heures dans sa chambre d'où filtrent parfois des discussions téléphoniques animées sur des exercices de mathématiques. Ce bel équilibre apparent ne cache-t-il pas des ombres suspectes qui échappent à Jeanne ?

Antoine évoque fréquemment son attirance pour la chimie industrielle, depuis une sortie scolaire au musée de la chimie. Elle se souvient de son engouement à raconter cette visite le soir au repas, combien il était content de décrire à son père la fabrication du chlore. Lui revient soudain, honteuse, la mémoire de son intrusion dans la conversation, pour dire la nocivité des produits chimiques. Elle revoit le visage de son fils qui se ferme avec résignation. Pourquoi ce faux-pas stupide alors qu'en fait, elle ignore tout de la chimie ? Est-ce elle qui ne sait pas nouer le lien d'un échange serein entre eux ? Pourquoi n'est-il plus le petit Antoine du temps de l'enfance joyeuse et confiante ? Ne veut-elle pas voir qu'il devient adulte et prépare son envol ? Quelle effraction mentale essaie-t-elle de commettre ? Elle se détend un peu, se laisse gagner par la vision douce d'Antoine penché sur sa copie au lycée.

Jeanne sourit en regardant le "denim" qu'elle va confier délicatement à la machine. Elle retourne chaque jambe de pantalon, elle visite chaque poche pour s'assurer qu'un kleenex oublié ne peluchera pas dans le tambour. Surprise, elle découvre une boule de bois, douce au toucher, rouge comme un faux-nez de clown. Elle la roule au creux de sa main, la caresse du bout des doigts. Sa peinture écaillée laisse deviner de multiples pressions de paumes en quête d'apaisement. Elle est étonnée de découvrir cet objet, oublié dans la poche de son fils. Peut-être, la peur de l'avoir perdu détourne-t-elle la concentration d'Antoine de sa dissertation ? Elle songe à sa main cherchant la petite boule rouge pour en capter tous les fluides calmants. Il n'est peut-être pas aussi raisonnable qu'il le laisse croire.

Jeanne aussi, possède sa boule fétiche, son talisman de bois, son réconfort des moments de blues. Ses yeux s'embuent, elle s'abandonne à l'émotion de ce petit secret qui la rapproche d'Antoine. Elle a reçu ce cadeau de sa grand-mère : une boule en buis pour reprendre les chaussettes. Elle n'a jamais raccommodé de chaussettes et pourtant ses mains savent tout ce qu'elles doivent à sa petite boule, de colères contrôlées, de confidences inavouables et de sérénité retrouvée. Elle imagine, attendrie, les mille et une rotations de la petite boule rouge, docile aux doigts de son fils. Elle se glisse sans retenue dans ce fragment inespéré d'intimité avec Antoine. Gagnée par une étrange nostalgie, elle réunit délicatement les deux petites sphères au creux de ses mains. Elle les regarde pivoter, se frôler, se heurter discrètement. Elle leur murmure des mots de bienvenue, les présente l'une à l'autre, leur souhaite de bien s'entendre, de garder leur mystère.

Toute à la joie de ce rôle de passeuse de secrets, elle emporte les deux “gri-gris” dans la chambre de son fils. Adossée au mur, elle balaie des yeux le territoire d’Antoine qui lui semble inconnu malgré ses nombreux passages d’aspirateur. Sur son bureau, un livre est resté ouvert au chapitre de la géométrie des molécules. Une expression glanée au hasard de la page l’amuse, « les électrons célibataires ». Ces mots font écho soudain à une boutade qu’Antoine, en riant, oppose parfois à ses irritations. « Calme-toi, tu es en pleine turbulence moléculaire ». Cette réplique qui l’a si souvent agacée, la confond de tendresse aujourd’hui. Au-dessus du lit, quelques souvenirs de vacances et de voyages entourent un grand format de la classification périodique des éléments de Mendeleïev. Cette affiche, qu’elle trouvait austère et laide auparavant, lui inspire aujourd’hui du respect, comme si elle portait le destin de son fils. Elle pose la petite boule rouge sur le bureau et quitte la chambre d’Antoine, heureuse de cette réconciliation inattendue mais un peu coupable de sa courte vue passée.

La pensée de son après-midi la ramène à des réalités plus familières. Elle doit s’occuper du renouvellement des passeports pour le voyage d’été dans l’Ouest américain : sans doute les dernières vacances qu’Antoine passera avec ses parents. Elle se rend volontiers à la mairie de Jarrie dont elle aime la solidité élégante, et plus encore son parc. Elle a souvent promené Antoine enfant dans le Clos Jouvin et tenu sa main pour l’aider à sauter les marches du grand escalier de la bâtisse. Au détour du chemin qui monte à la mairie, ses yeux sont attirés par un petit panneau indiquant le musée de la chimie. Troublée, elle marque un temps d’arrêt puis, surmontant son appréhension, elle se dirige vers l’entrée.

La conservatrice du musée l’accueille avec bienveillance et se propose de la guider dans sa visite. Intimidée, Jeanne lui demande si elle est ingénieur chimiste. La jeune femme sourit à cette question et précise qu’elle est spécialisée dans la conservation du patrimoine. Soulagée par cette réponse, Jeanne dit qu’elle préfère visiter seule le musée, brochure en main. Face au guichet du hall, un grand panneau de la classification périodique des éléments accroche son regard. Dans son dos, elle entend à peine la conservatrice expliquer qu’il s’agit d’un don de l’Ukraine à la ville de Jarrie... Bouleversée, elle se fige devant le tableau chimique qui réactive ses émotions de la matinée. « Décidément, ce lundi est aussi celui de ma lessive intérieure » chuchote-t-elle pour desserrer un peu le nœud de sa gorge.

Les premières salles d’exposition lui permettent de se reprendre. Les cartes postales du siècle dernier et les photographies de la mémoire de la chimie réveillent

en elle le plaisir à écouter son grand-père raconter la vie des paysans – ouvriers papetiers de son village natal. Elle est touchée par le visage de certains jeunes garçons, à peine de l’âge de son fils, prenant fièrement la pose avec leurs aînés devant leur usine ou leurs postes de travail. Jeanne pénètre ensuite d’un pas plus assuré dans le monde des techniques et des instruments de l’industrie chimique.

À son retour, Jeanne aperçoit Antoine à la fenêtre de sa chambre. La petite boule rouge au bout des doigts, il lui adresse un signe affectueux avec un large sourire. Intuitivement, elle sait, à cet instant, qu’elle ne doit plus avoir peur de le voir grandir. Un peu plus tard, elle s’amuse de l’empressement de son fils à connaître ses occupations de l’après-midi. « Totalement absorbée par la visite du musée de la chimie, j’ai oublié les passeports » dit-elle gaiement. Sans relever son air étonné, elle lui décrit avec enthousiasme la finesse des fioles et des tubes à essais, la luminosité des grands bocal en verre et la beauté de leurs formes. Elle recyclerait volontiers tous ces outils de travail en objets décoratifs. Elle parle des grands philtres circulaires en cuivre qui feraient de très jolies appliques au-dessus de la cheminée. « J’ai eu le sentiment de visiter une exposition d’art très originale » dit-elle. Elle reconnaît ne pas se souvenir de tous les termes scientifiques et des usages précis des instruments. Avec un petit sourire de connivence, elle évoque discrètement une harmonieuse structure en bois coiffée de petites boules rouges. « Es-tu un peu réconciliée avec la chimie après cette promenade au musée ? » lui demande-t-il d’un air malicieux. Elle hésite, puis avoue qu’elle a fait aujourd’hui la plus belle des découvertes... celle de la chimie des émotions.

Colin Alotto



« Je suis né à la Tronche en 1997. Je lis beaucoup depuis que j'ai appris à lire, principalement de la littérature fantastique. Je trouve que le plus dur, ce n'est pas d'écrire la première mais la deuxième nouvelle... En tout cas j'aime toujours autant l'écriture ! ».

Vers le Talon

...

Raphaël était très angoissé. Il était déjà 20 heures et ses parents n'étaient toujours pas à la maison. Habituellement, ils ne rentraient jamais après 18h. Et surtout pas de message sur le répondeur.

La faim lui tenaillant l'estomac, il se fit réchauffer un plat de pâtes. Mais au moment où il allait poser son assiette sur la table, un détail attira son attention. Une sorte de graffiti était écrit sur la table. Raphaël reconnut l'écriture de sa mère et lut : VERS LE TALON. Raphaël fut troublé ou plutôt déconcerté, oui déconcerté. Il termina son repas et n'ayant pas la force de monter, s'allongea tout habillé sur le canapé. Il réfléchit jusque tard dans la nuit et s'endormit, écrasé de fatigue.

Raphaël se réveilla en entendant résonner les douze coups de midi frappés par la cloche de l'église de Champagnier. Il ouvrit un œil qu'il referma aussitôt, ébloui par le soleil. Il se leva précipitamment. Déjà midi, se dit-il, il faut que je me dépêche. Qu'est-il arrivé à mes parents ? Un peu perdu, il décida d'en parler à son meilleur ami Boris. Il se changea en vitesse et sauta sur son vélo.

Il en avait pour environ 15 minutes à vélo, mais comme Raphaël était heureusement bon cycliste, une dizaine de minutes plus tard, il retrouva son ami. Boris était un garçon de 12 ans, plus musclé qu'intelligent mais pas bête, ni brutal non plus. Il était assis sur le seuil de sa maison, tremblotant, absorbé dans ses pensées. Dès qu'il aperçut Raphaël, il courut dans sa direction et se jeta sur lui :

- Tu ne devineras jamais ce qu'il m'arrive ! lui cria Boris. Mes pa...
- Quoi ? Tes parents ont disparu, les miens aussi ! le coupa Raphaël.

Les jambes de Boris le lâchèrent et il dut s'asseoir la tête entre les mains, effondré. Les événements le dépassaient. Raphaël résuma la situation et précisa :

- J'ai trouvé « vers le talon » écrit sur la table de ma cuisine par la main de ma mère.
- Et alors ? demanda Boris qui se demandait ce qu'il faisait dans cette galère. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?
- Je ne sais pas mais il faut essayer de comprendre.

Ils enfourchèrent leurs vélos et se rendirent chez Raphaël. Ils passèrent la journée à réfléchir mais ne trouvèrent pas la solution à leur problème. Le soir venu, ils engloutirent rapidement une pizza sortie du congélateur et allèrent se coucher. Quand Raphaël se réveilla, Boris dormait encore. Il descendit et en entrant dans sa cuisine, le déclic se produisit. Il prit une feuille de papier, un crayon et se mit à griffonner. Dix minutes plus tard, il remonta en vitesse, réveilla Boris et lui cria tout excité :

- J'ai trouvé ! VERS LE TALON c'est l'anagramme de Tavernolles, le moulin de Tavernolles !

- Génial, dit Boris tout aussi excité, comment as-tu fait pour y penser ?

- C'est en rentrant dans la cuisine pour prendre mon petit-déjeuner que j'ai vu, punaisées au mur, les anagrammes que j'ai trouvées avec les prénoms de mes parents. Tu sais bien que le surnom de ma mère, c'est Alien et celui de mon père, Clio. Je me suis alors demandé si VERS LE TALON n'était pas une anagramme et j'ai trouvé : c'est celui de Tavernolles !

- Alors il faut que nous allions à Tavernolles, il y aura sûrement quelque chose là-bas.

- Allons-y en vélo !

- Bonne idée. Mais prenons d'abord un solide petit-déjeuner et nous emporterons des barres chocolatées, de la pâte de coing maison et deux gourdes d'eau.

Bien restauré, Raphaël prit son sac et mit son casque. Boris, équipé, l'attendait déjà dehors.

Ils arrivèrent en vue du moulin de Tavernolles. Comme à chaque fois qu'il le voyait, Raphaël, passionné des monuments du Sud Grenoblois, se rappelait ce qu'il avait lu dans l'excellent livre d'Anne Cayol-Gerin.

- On l'appela 'moulin neuf' de Tavernolles, expliqua-t-il. Il fut érigé en 1909 en bordure de la route Napoléon. Outre l'ingéniosité de ses mécanismes et la parfaite utilisation de l'eau et du vent, ce moulin est surtout un témoin de la volonté des agriculteurs locaux de se doter d'un équipement commun performant. Il est le symbole de la vie collective des communautés paysannes. Ce moulin, comme tous les moulins, est l'aboutissement d'une histoire d'Humains.

- Tais-toi, l'intello, on arrive, le coupa Boris.

Ils cachèrent leurs vélos dans les fourrés, s'approchèrent du moulin et y entrèrent. Par instinct, Raphaël rentra dans la salle des machines, avança et vit un

anneau. Il le souleva et découvrit la chatière d'un tunnel. Il appela Boris qui cherchait dans une autre salle. C'était un long boyau étroit, creusé dans la roche. Ils prirent leurs lampes de poche et les deux amis descendirent par une petite échelle en fer, incrustée dans la terre, sans doute mise là par les gens qui avaient creusé le tunnel. Dix mètres plus loin Boris aperçut une petite niche et plongea la main à l'intérieur par simple curiosité. Il sentit le contact froid d'un objet métallique. Il le prit et ressortit du boyau avec Raphaël. C'était un cylindre. Ils l'ouvrirent sans difficulté et découvrirent avec surprise une carte à l'intérieur. Raphaël déplia alors la carte et s'exclama :

- Boris, c'est une carte !

- Tu en es sûr ?

- Oui et j'ai l'impression qu'elle mène au château de Bon Repos. Apparemment il faut retourner dans le souterrain et le suivre jusqu'au bout.

- Tu es très fort pour déchiffrer les cartes ! dit Boris impressionné.

- Ce n'est pas très difficile, tout est marqué.

- Bien sûr, tu connais aussi ce château ?

- Oui. Il a été construit en 1450 par Guillaume Armuët. La légende affirme que c'est le Dauphin Louis II, futur Louis XI qui lui donna le nom de Bon Repos lorsque venu chasser le loup à Jarrie, il découvrit et apprécia le calme et la tranquillité du lieu.

- Allons-y dit Boris qui en avait presque oublié ses parents.

Ils pénétrèrent dans le souterrain et marchèrent longtemps, tantôt en rampant, tantôt le dos voûté. Plusieurs heures plus tard, Boris exténué et n'en pouvant plus, s'assit et dit :

- Je dors ici, je ne marche plus pour aujourd'hui.

Raphaël, aussi fatigué que lui, accepta en lui proposant une barre chocolatée. Boris la refusa et se coucha, épuisé. Quelques minutes plus tard, les deux amis dormaient déjà. Le lendemain, ils se réveillèrent dans le noir. Boris réveilla Raphaël et lui dit : j'ai l'impression d'avoir dormi deux jours mais il fait nuit noire !

- C'est normal, gros bêta, dit Raphaël en pouffant, nous sommes dans un souterrain.

Ils allumèrent leurs lampes de poche tout de suite, mangèrent une barre chocolatée, un peu de pâte de coing et repartirent. Ils marchèrent encore quelques heures, avant de se trouver devant une bifurcation. Raphaël consulta la carte et prit à gauche, suivi de Boris. Après une seconde journée de marche, ils arrivèrent enfin,

au bout du souterrain. Ils débouchèrent devant une vieille pancarte où il était écrit : château de Bon Repos. S'avancant prudemment entre les ruines, ils découvrirent un escalier menant à un autre souterrain. La nuit était déjà tombée. La décision fut prise de s'installer ici pour la nuit et ils s'enveloppèrent dans leurs couvertures de survie. Le lendemain ils se réveillèrent de bonne heure. Tout deux avaient passé une nuit horrible, hantée de cauchemar. Ils visitèrent plusieurs salles différentes et vers le milieu de l'après-midi, Boris sortit d'une pièce en criant. Raphaël le rejoignit en courant, espérant qu'il avait retrouvé leurs parents, mais Boris avait découvert une salle avec une longue table et des chaises, accompagnées d'un mobilier ancien.

- Mais, qu'est-ce que c'est que ce repas ? dit Boris.

Raphaël dut regarder quelques instants encore avant de comprendre. Sur la table il remarqua que le couvert était mis et qu'un festin attendait en refroidissant.

- Qui a bien pu préparer ça ? demanda Raphaël intrigué.

- Je n'en ai aucune idée, lui répondit Boris.

- Tu crois qu'on pourrait se servir ?

- C'est dangereux, mais j'ai tellement faim...

Comme ils n'avaient pas fait de vrai repas depuis deux jours, la faim l'emporta sur la raison. Les deux amis s'empiffrèrent. Chacun pouffait de rire de voir l'autre essayer de manger plus qu'il ne pouvait. Finalement, repus mais n'ayant pas même mangé la moitié du festin tellement la quantité de nourriture était importante, ils finirent la journée à discuter. Le soir ils dormirent sans prendre de repas. Le lendemain Raphaël se dit, en se réveillant, qu'ils auraient dû faire des réserves. Ils se rendirent donc de nouveau dans la salle où ils avaient trouvé le festin ; mais surprise il n'y avait plus rien. Ils vérifièrent plusieurs fois s'ils ne s'étaient pas trompés de salle mais non, le reste du festin avait disparu. Ils repartirent donc, éberlués, et décidèrent d'explorer le souterrain dont ils avaient découvert l'entrée. Raphaël dut rallumer sa lampe de poche et se réhabituer à l'obscurité. Mais quelques minutes plus tard, alors qu'ils avançaient en silence, une horde de monstres apparut à dix mètres à peine et se jeta sur eux en criant. Raphaël fit demi-tour et partit en courant sans réfléchir à ce qui lui arrivait, mais Boris ne bougea pas, paralysé par la peur. Raphaël se retourna alors et eut une vision d'horreur : deux des monstres attrapaient Boris. Et les deux autres se tournèrent vers lui en s'élançant dans sa direction. Tétanisé par la peur, il prit sa tête entre ses mains. Les deux monstres l'attrapèrent, le forcèrent à se retourner, et Raphaël eut la surprise de sa vie : les monstres n'étaient autre que sa mère Aline et son père

Loïc. Puis il sentit des mains lui saisir les bras et tout devint noir.

Il se retrouva dans sa chambre et aperçut sa mère qui le secouait. Les yeux hagards, Raphaël cria à sa mère :

- Mais je te cherche depuis trois jours et qu'est-ce que tu faisais dans ce souterrain ?

- Je ne sais pas à quel souterrain, tu fais allusion. Mais sors vite de celui de la nuit car si tu ne te lèves pas immédiatement ton père va se fâcher. Il ne te reste que dix minutes pour t'habiller et prendre ton petit-déjeuner.

Raphaël, un peu sonné par son rêve, se leva, s'habilla en vitesse et descendit.

Comme il avait raté son bus, son père l'amena, en voiture, au collège. En route il lui demanda :

- Dis-moi, hier, tu devais réviser ton contrôle d'histoire géographie sur les monuments historiques de notre région, j'espère que tu es au point.

- Ne t'inquiète pas, lui répondit Raphaël, malicieusement, j'ai révisé toute la nuit. C'est une longue histoire...

